La Roche-Bernard

PAR LE

Dr G. DE CLOSMADEUC

Président d'Honneur de la Société Polymathique

du Morbihan

VANNES

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE COMMELIN-GRÉBUS

—

1912

LA ROCHE-BERNARD

Pour le touriste en quête de pittoresque, la petite ville de La Roche-Bernard remplit toutes les conditions d'un tableau ; si surtout le voyageur arrive par la route de Vannes, ou celle de Guérande, le soir d'un beau jour de printemps, alors que les rayons du soleil couchant rasent le sommet des collines et noient dans des flots de lumière empourprée la vieille cité assise, comme un nid d'aigle, sur une crête de rochers.

Au premier plan, les jardins de la voûte et ceux de la Grée blanche, s'abaissant par une pente rapide vers de fraîches prairies bordées de saules et de peupliers, au milieu desquels coule, en décrivant des sinuosités, le ruisseau du Rodoir. A gauche et tout au bas, le petit port ou Etier, terminé à son embouchure par un énorme éperon en granit grisâtre, qui baigne son pied dans la Vilaine : *Rupes Bernardi*, Le Rocher Bernard, comme le désignent les anciens titres.

Au milieu du tableau et couronnant le deuxième plan, la route de Guérande formant ruban autour de la montagne sur laquelle est bâtie la ville, à l'extrémité est de laquelle s'élevait autrefois, dit la tradition, une chapelle de moines rouges, dont on distingue encore quelques vieux pans de murs. Comme couronnement du deuxième plan, la silhouette des maisons et des toits, accidentés comme le terrain qui les supporte.

Au troisième plan, par dessus la ville, les hauteurs verdoyantes de la Garenne, avec ses moulins à vent, qui découpent de leurs ailes blanches le bleu du ciel.

Au bas du paysage, qu'elle laisse à droite, la rivière de Vilaine aux flots jaunâtres, encaissée entre deux rangées de collines ; et

son admirable pont suspendu qui relie les deux rives, à l'aide de cables aériens, qui le font ressembler de loin à une gigantesque toile d'araignée.

Ceux qui ne sont ni artistes, ni archéologues, ni érudits se soucient médiocrement des souvenirs historiques écrits sur le sol d'une antique cité. C'est cependant par ce dernier côté que La Roche-Bernard nous attire. C'est à ce point de vue qu'elle mérite d'être envisagée, telle qu'elle se présentait, il y a soixante ans, avant les percées faites dans ses rues, la démolition de son ancienne église, du bâtiment des halles et de la prison.

Que ceux qui voudront se donner la peine de visiter la petite ville, un livre d'histoire à la main, se préparent à des émotions d'un genre particulier, en méditant sur le coin de terre, où un chef de pirates Normands du XI[e] siècle débarqua avec sa bande ; où les premiers seigneurs groupèrent autour de leur chateau-fort leurs compagnons d'armes et les nombreux officiers de la Baronnie : où plus tard germèrent les premières semences de la Réforme, au XVI[e] siècle ; et plus tard encore, où se déroula un des drames les plus sanglants de la période Révolutionnaire, drame qui fit changer le nom de la ville en celui de Roche-Sauveur.

Ici, à l'époque des guerres de religion, les événements s'entrechoquent ; les noms des hommes et ceux des lieux se pressent dans un une mêlée ardente ; tout n'est que bruit et passion. Les prédications des Calvinistes sont interrompues par les sermons des Cordeliers. Le chant des psaumes est étouffé par le cliquetis des armes. Les soudards qui tiennent la campagne et vivent de pillage, se ruent à l'envi sur les populations terrifiées. Des deux côtés le sang coule, sous prétexte de religion. Chaque parti tour à tour vainqueur ou persécuté, entonne des hymnes de triomphe ou de désespoir.

Au milieu de cette tempête qui, au XVI[e] siècle vint s'abattre sur La Roche-Bernard, il ne faut pas s'aventurer sans guide ; et le seul et unique guide est Philippe Lenoir, pasteur de la Roche-Bernard, auteur du précieux manuscrit, provenant des archives de M. de Robien et conservé à la bibliothèque de Rennes.

A défaut de Philippe Lenoir, nous ne saurions rien de cette époque si intéressante. — Avec lui nous pouvons entrevoir les

événements et les hommes et les juger dans un esprit d'apaisement et de tolérance, qui est le devoir de l'historien. —

Pénétrons donc au cœur de la petite ville ; tournons nos regards vers une pauvre chapelle surmontée d'un clocheton qui domine la Coulée Laurent. Elle n'a rien de remarquable au point de vue architectural, cette petite chapelle de Notre-Dame. Sa cloche a été parmi les premières en Bretagne, qui a sonné la Réforme ; sa voûte a retenti longtemps des exhortations des apôtres du Calvinisme. — Leur ministre Louveau en tête. Daudelot de Coligny, le frère de l'amiral, sa noble femme Claude de Rieux, toute la noblesse des environs, les vassaux de la baronie se sont assis sous la chaire évangélique d'où tombaient les paroles du pasteur. C'est dans cette chapelle que fut célébré le mariage protestant du Seigneur du Hirel avec la fille du Seigneur de Cadouzan. C'est là que la châtelaine de la Brétèche se faisait porter chaque dimanche au prêche.

A quelque distance de la chapelle, voici le jardin donnant sur deux rues, dans lequel les réformés, qui avaient déjà subi des persécutions, continuent leurs exercices, pendant l'été de 1577. un gentilhomme à cheval faisait le guet sur la route de Nantes, d'où il pouvait voir venir l'ennemi, et à la moindre alarme s'en retournait bride abattue, pour avertir ses coreligionnaires.

Rappelons-nous le vieux batiment des halles, démoli depuis quelques années, ses piliers et ses étaux de bois rongés par le temps et son énorme toit aigu. En 1557, le 19 avril, Jehan de St-Gilles, seigneur du Pordo, y convoquait la noblesse et les communes de la Baronnie de la Roche-Bernard, pour s'opposer à une descente des Espagnols. Là se réunirent au premier appel, les sieurs de Mareil et de Téhillac, les sieurs de Trégus, de Tregren, de Lahaye, de Trévelec, de Kerbernard, de Chauvelière, Le Quenoet, Julien Rogon, fils ainé du sieur de Cadouzan, haraugot de la forterie, procureur général et fiscal de Monseigneur Daudelot.

Au fond de la halle, vous auriez pu, il y a peu d'années, monter l'escalier qui menait à la prison. A gauche, vous voilà dans une salle spacieuse, désignée sous le nom d'*Auditoire des halles*. L'Eglise protestante a tenu ses assemblées dans cette salle, depuis son origine jusqu'au ministère du père de Philippe Lenoir qui finit en 1630. Guy Lenoir y commentait ces livres saints, et, avant

lui, André Lenoir, sieur de Beauchamp, pasteur de la Roche-Bernard, qui fut frappé, le 10 mai 1622, d'une horrible sentence du Parlement de Bretagne ; condamné à être traîné en chemise, la corde au cou, ayant une torche de cire ardente à la main, devant l'Eglise cathédrale de St-Pierre, à faire amende honorable à genoux et à être tiré et démembré par quatre chevaux, sur la place du grand bout de cohue, et sa postérité déclarée ignoble et roturière.

C'est dans cet auditoire que s'ouvrit en 1563, 23 février, le synode provincial, dont le pasteur Louveau nous a conservé la mémoire. Toutes les églises réformées de la province y envoyèrent des députés. Ollivier de la Teillaye, ministre de Chateaubriand présidait. Le bureau des secrétaires était occupé par le sieur Dugravier, ministre de Rennes et le sieur de la Perade, ancien de l'église de Nantes.

Plus tard, dans un colloque tenu également à La Roche-Bernard, le médecin Lafavède, ministre de Pontivy, était cité par le ministre Louveau, pour qu'il ait à opter entre le ministère et la pratique de la médecine. On lui opposait, entre autres arguments un passage de l'Ecriture : « Qu'il n'est pas raisonnable de laisser la parole pour servir aux tables » — (act des apôtres. cap. 6 V 2). et Lafavède répondait : « qu'il croyait en bonne conscience pouvoir exercer les deux professions ».

Le synode de Blain (14e provincial) devait trancher la question. Il décida que le médecin Lafavède « ne pouvait exercer les deux charges, sinon en son église et sans lucre ou gages à l'égard de la médecine ».

Jusqu'à la Révolution l'auditoire des halles a été la salle d'audience des magistrats de la Sénéchaussée et des nombreuses juridictions de la Baronnie.

Parcourons maintenant les rues assez mal pavées et tortueuses, qui aboutissent au centre de la ville. La plupart de ces maisons datent du XVe, du XVIe et du XVIIe siècle. Les unes étaient en bois, à façade rayée, et à pignon surplombant. Dans la grande rue, une de ces maisons existe encore et porte gravée sur le linteau d'une fenêtre, une inscription en lettres gothiques : Guill... Le duc (Guillaume le Duc), sans doute, le nom du charpentier. D'autres maisons sont en pierres, avec des décorations aux fenêtres et aux pignons, dans le style de la Renaissance. Les ouvertures sont grillées de fer et les portes renforcées d'énormes clous, véritables forteresses bien utiles aux époques de troubles.

Qui sait si, dans cette rue étroite, nous n'avons pas passé devant le logis du pasteur Louveau ? —, cette maison, qu'il fit bâtir à son retour d'exil, sur un terrain que lui avait donné François de Coligny « le pignon tomba sur le minuit du côté du lit où le pasteur était couché ; mais cette ruine eut si peu de suite qu'il n'en eut que la peur, sans en souffrir aucun mal en sa personne, tant Dieu l'épargna » (manus. de Philippe Lenoir).

Dans cette maison, Louveau avait amassé sa bibliothèque. En 1585, les Ligueurs de Redon y pénétrèrent de force, en dispersèrent les livres et les papiers, et brûlèrent toutes les feuilles de l'*histoire ecclésiastique* qu'il composait alors et qu'il fut obligé de recommencer, dans sa retraite de Fontenay.

De ces maisons quelle fut celle de Mr de Keralet, procureur fiscal de la Baronnie, celle du docteur Amet de la Roze, celle des Guillermo, qui furent les premiers à faire partie du Consistoire, avec Laurent Poyat et Jan Allaire, Simon Prier, les fidèles de l'église Calviniste. — N'aimerait-on pas à retrouver l'habitation de Mr de Lasalle. si indignement traité par la Ligue en 1591, ou encore la boutique de cet honnête marchand, nommé Jan Durand, qui mourut dans la prison de Nantes, et de son fils Jonas Durand, condamné à être pendu puis brûlé comme hérétique, en 1593 ? — Philippe Lenoir les appelle *deux Martyrs*, et il n'a pas tort, ce nom appartenant de droit à toute créature humaine, qui paie de ses souffrances et de sa vie, la confession de sa foi religieuse.

Sur la petite place de la halle, se rangea la compagnie du capitaine Sourdeval, après le prêche ; le pasteur Louveau leur fit une harangue, et la compagnie défila devant lui, marchant en bataille. Pauvres soldats ! Plusieurs d'entre eux, entraînés par les exhortations du ministre, devaient se rallier au prince de Condé et se trouvèrent à la bataille de Dreux, versant leur sang pour la Réforme.

Sous Louis XIII et sous Louis XIV, la colonie Calviniste de la Roche-Bernard s'était réfugiée dans un quartier

central de la ville, appelé *tour de l'ile*, sorte d'ilot de maisons agglomérées, qu'une ceinture de rues entoure.

Tous les logis du tour de l'Ile se communiquaient par les caves et les greniers, de façon que les coreligionnaires pouvaient, sans être vus, se réunir pour prier en commun.

Survint la Révocation de l'édit de Nantes, en 1685. Les hommes valides prirent le chemin de l'exil et gagnèrent la frontière, échappant ainsi à la persécution. Seuls quelques vieillards restèrent et furent forcés d'abjurer. La veille du jour de Noël de l'année 1685, deux femmes d'un âge avancé vinrent s'agenouiller devant l'autel catholique et firent abjuration entre les mains du recteur de Nivillac, doyen de La Roche-Bernard. Leure noms : Geneviève Dumont, veuve de noble homme François Prier, sieur de La Motte, et Catherine Rousseau, veuve de Vincent Ayoud. Retenons cette date du 14 septembre 1685 ; c'est le Calvinisme qui s'éteint à La Roche-Bernard, deux mois après la fatale révocation. Le Recteur doyen, officiant, était un Descartes !

Quittons maintenant le centre de la ville et suivons le chemin que suivaient les Calvinistes du XVI[e] siècle pour se rendre au *temple de l hôpital*. Nous sortons de la ville ; soixante pas encore et nous sommes en face de l'auberge du Cheval blanc. Nous avons à droite, des prairies, un jardin et une bande de maisons bordant la route ; ces maisons relativement modernes, ne remontent pas au delà du 18[e] siècle ; construites sur les ruines du collège Calviniste, elles sont postérieures aux événements qui ont rendu ces lieux célèbres.

De l'autre côté de la route est une sorte de place triangulaire au milieu de laquelle se trouve un puits, de construction récente. Cette esplanade s'appelait et s'appelle encore *Le Dôme*, et tout porte à croire que c'était en ce lieu que s'élevait le temple huguenot ou *Dôme de l'Hôpital*. Au delà du Dôme, et formant sa limite à l'est, *La Noë des pauvres*, et plus loin *le pré des pauvres*, dénominations significatives qui rappellent qu'avant la Réforme, tous ces terrains dépendaient d'un établissement hospitalier ou maladrerie.

A ces données topographiques adaptons les documents de l'histoire. Nous foulons le sol sur lequel était bâti le temple, qui a contenu les cendres de générations de Calvinistes. Les plus

illustres furent celles de Dandelot de Coligny et de son épouse Claude de Rieux. Celle-ci était morte au château de la Bretèche, en 1561, Son mari lui avait élevé un magnifique tombeau, orné d'inscriptions.

Ici a ricané Monseigneur de Martigues, le beau-père du duc de Mercœur. Un jour qu'il passait à La Roche-Bernard, vers 1567, il voulut voir la sépulture de madame Dandelot. Le pasteur Louveau cherchait à lui expliquer, par des passages de l'Ecriture, la légitimité des monuments en l'honneur des morts. « Je scai comment il en va, monsieur le Ministre, reprit Martigues ; puis se tournant vers les gentilshommes : « tailler ne te fera image », faisant allusion au texte sacré sur lequel s'appuient les protestants, pour répudier le culte des images.

L'année suivante, la malheureuse église est livrée à toutes les horreurs de la persécution. Son ministre s'est réfugié à la Bretèche ; ce n'est que la nuit, au prix des plus grands dangers, qu'il visite son troupeau. Un capitaine soudard, du nom de Quengo envahit la Roche-Bernard, avec une escortent de bandits. Ils entrent dans le temple, brisent et démolissent le tombeau, violent la sépulture de Claude de Rieux, et en jettent les cendres au vent. Dandelot à son tour meurt à Saintes en 1569. Dix ans après, en 1579, le comte de Laval fait transporter le corps de son père à la Roche-Bernard, et enterrer dans cette même chapelle de l'hôpital, où déjà Claude de Rieux sa femme, avait reposé.

La chapelle de l'hôpital ne fut démolie qu'en 1631. Ses matériaux furent employés à la construction de l'église paroissiale dédiée à Saint-Michel, qui a été remplacée par un édifice moderne.

Retournez au passage, au bord de la Vilaine, voici l'emplacement du chantier où, sous Louis XIII, par ordre de Richelieu, fut construit le premier vaisseau de ligne français de 74 canons, nommé *la Couronne*, lancé en 1637. On fit venir de Dieppe le maître charpentier Charles Morieu, avec une nombreuse équipe d'ouvriers. Nous avons vu, dans notre enfance, les derniers vestiges de ce chantier. C'est à cette époque que fut bâtie l'église paroissiale de St-Michel, avec les matériaux provenant de la démolition du temple de l'hôpital. Plus près de nous, sous la Révolution, voici, au haut de la grande rue, la maison ou

siégeait le district, qui fut envahie par les insurgés des campagnes, le 15 mars 1793. Le Président Sauveur et le procureur syndic Lefloch y furent saisis et traînés en prison, dans cette tour, derrière les halles où ils ils passèrent la nuit. Le lendemain, ils en furent arrachés et massacrés, sur la rue, avec des raffinements de cruauté inouïe. Les assassins voulurent forcer Sauveur à crier : Vive le roi ! Il mourut en criant : Vive la République !

Tous les Rochelais qui, comme moi, sont nés dans le premier quart du dernier siècle, ont entendu raconter ce martyre de Sauveur par des témoins ; et nous avons pu confirmer leurs dires par l'exhumation de toutes les pièces conservées aux archives du département du Morbihan.

NOTA. — Ces pages, détachées d'une histoire inédite de La Roche-Bernard, datent de plus de trente ans. De grands changements sont survenus depuis. De vieux logis en bois, du moyen-âge, à pignon sur rue et étages surplombants ont été démolis, entr'autres la maison si curieuse de GUILL...LEDUC. Le pont suspendu, qui reliait les deux rives de la Vilaine, a été remplacé récemment par un superbe pont métallique, sur lequel roulent les trains d'un chemin de fer d'intérêt local.

C'est le cas de rappeler que, lors de l'inauguration du premier pont, en 1837, un étranger, qui ne s'est pas nommé, crayonna, sur un des portiques, ces deux vers :

Ici l'art a vaincu la nature ;
Où l'oiseau seul passait, l'homme passe en voiture.